

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Correspondances d'Eastman 13^e édition ou les différents visages de l'enfance

Anne Brigitte Renaud

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82022ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Renaud, A. B. (2015). Correspondances d'Eastman : 13^e édition ou les différents visages de l'enfance. *Lettres québécoises*, (160), 64–65.



Correspondances d'Eastman
par ANNE BRIGITTE RENAUD

13^e édition ou les différents visages de l'enfance



Revisiter son enfance, y puiser un matériau heureux ou troublant, honteux, lucide, conscient... le transformer et, par le fait même, se transformer, c'est, pour l'écrivain, tour à tour un défi, un effroi, une trahison, une manière de donner un sens à sa vie, à la fois une rupture et une continuité. Et c'est pour échanger sur les « Enfances » que quelque 30 poètes, essayistes, romanciers et artistes ont accepté l'été dernier l'invitation d'Étienne Beaulieu, nouveau directeur de la programmation des Correspondances d'Eastman.

Grandes entrevues

« On parle souvent de l'enfance sur un ton nostalgique. Malheureusement, elle a mauvaise presse dans notre société », déplore Serge Bouchard devant une salle comble. « On se ment constamment en croyant à la jeunesse éternelle », confie l'anthropologue au cours de l'entrevue où il dévoile sa vision du courage, ses peurs et ses aspirations au nomadisme. Né dans un milieu modeste, Bouchard raconte que la seule religion admise à la maison était l'instruction. « Il faut laisser au rêve le temps de se développer et suivre son chemin sans compromis », témoigne Bouchard qui, enfant, souhaitait devenir successivement ou en même temps un Indien, un écrivain, un routier, un animateur de radio... et un gardien de but des Red Wings de Detroit !

« L'enfance, c'est comme un tableau réalisé par un peintre naïf où il n'y a pas de perspectives. Tout est sur un même plan », dit Robert Lalonde, qui se décrit comme un enragé décontracté issu d'une double culture, mohawk et blanche, dont il espère la réconciliation des mondes. Un écrivain qui prend la parole en public a-t-il le devoir de renouveler chaque fois sa représentation ? Les auditeurs qui l'entendaient pour la première fois ont apprécié la rencontre, tandis qu'une impression de déjà-vu planait chez les autres. Peut-être qu'une meilleure écoute des questions préparées par l'animateur aurait pu éviter cet agacement vécu par quelques personnes dans le public. Car l'artiste a beaucoup à dire.

Cafés littéraires

« Le rire permet de désamorcer le drame, mais il faut distinguer l'intention de faire rire et le projet d'écrire », énonce Geneviève Pettersen dans le café qui rassemble trois auteures d'une grande sensibilité mais aux registres différents. « J'écris pour faire du ménage, précise Claire Legendre, car la



Habitué des Correspondances d'Eastman, Danny Laferrière, nouvel académicien « français », a reçu un accueil enthousiaste.

vie est un chantier où les objets, les événements n'ont pas de sens visibles. Ce n'est que dans les livres et dans les films que les choses ont l'air d'avoir un certain ordre, un sens. » « Ce qui m'a amenée à l'écriture, explique à son tour Caroline Allard, c'est mon effroi devant la maternité, mais l'humour était nécessaire pour l'œuvre. Décrire la réalité ne dit pas tout... »

L'atelier réunissant François Turcot et Éric Godin a permis de toucher à l'émotion de ces deux hommes : pour Turcot, l'écriture est un travail d'élucidation qui tente d'éclairer l'innommable ; pour Godin, elle est une question de survie. « Toutefois, dit-il, l'écriture du livre qui permet à l'auteur de survivre grâce à l'écriture n'est pas facile à assumer. Car, une fois publiée, la douleur revient constamment par le miroir des lecteurs. »

« Le regard de l'enfant est sans *a priori* », soutient Marie-Josée Martin, qui a donné dans un roman la voix à une enfant qui ne peut ni bouger ni parler. « C'est l'adulte qui voit l'enfant comme heureux », dit Andrée A. Michaud lors de ce café moins réussi où le discours intellectuel a moins touché le public. Bien que préparée, l'animatrice n'a pas su trouver les questions qui auraient favorisé l'échange et donné à entendre ces deux voix.



Toujours aussi dynamique et drôle, Kim Thúy fréquente les Correspondances depuis la parution de *Ru*, son premier roman.

Catherine Leroux, Audrée Wilhelmy et Simon Boulerice, trois écrivains pétillants dans la jeune trentaine, témoignent du plaisir qu'ils ont à créer les cadres dans lesquels évoluent leurs personnages. Leur complicité tangible permettait au public de comprendre qu'écrire n'est pas nécessairement synonyme de souffrances devant la page blanche.

« Quand je pense à mon enfance, ce sont des paysages qui m'apparaissent », confie Hélène Dorion, pour qui la nature est le miroir de notre intériorité alors que, explique Kim Thúy, si le paysage est présent dans les textes orientaux, il est souvent absent de leur quotidien. Pour Sarah Rocheville, le paysage a appris à l'enfant qu'elle était que le monde existait en dehors de sa présence.

« Chez plusieurs écrivains québécois, l'histoire familiale remplace l'histoire nationale réécrite par le clergé et qu'on préfère ignorer », avance Patrick Nicol au cours du café intitulé *Encore le roman familial*. « Écrire en s'inspirant de son enfance, c'est se permettre de choisir des éléments de son passé et de le reconstruire », allègue Nicolas Lévesque, pour qui l'existence humaine est continuité et rupture. « Écrire me permet de me rapprocher de ce que je n'ai pas, du monde qui est en moi et qui m'est inconnu », poursuit Perrine Leblanc dont le dernier roman puise dans les lieux d'enfance de sa mère.

« Écrire pour les enfants se fait en contactant sa joie, affirme Hervé Bouchard, et ce, même si le sujet est difficile. » « J'ai l'enfance à fleur de peau », confie Simon Boulerice, qui avoue écrire des romans qu'il aurait aimé lire enfant. « L'adulte a tendance à banaliser des événements graves vécus par l'enfant », dit avec regret Marie-Louise Gay. « La présence de l'émotion est essentielle dans les textes écrits pour nos jeunes lecteurs », poursuit l'auteure dans cet atelier qui s'interroge sur la littérature destinée à la jeunesse.

« L'enfance est un domaine fuyant : un souvenir en amène un autre », précise Herménégilde Chiasson. « L'enfant est formé par un récit, même si on sait que le récit est transformé par ceux qui le racontent et déformé au fil des années qui passent », affirme Michael Delisle, pour qui le désert culturel de l'enfance est responsable de sa soif de lire. « La littérature comme une urgence », complète Chiasson.

« En raison du suicide de ma mère, je combats constamment la vanité que j'ai eue à faire un livre et la dette de vérité que j'ai envers mes enfants qui sont au centre de ma vie », témoigne humblement Simon Roy. « Je ne mens pas, mais je ne peux tout dire », commente Denise Desautels, qui a le souci de ne détruire personne autour d'elle. « La terre perdue que je ne retrouverai jamais, conclut Laure Morali, c'est l'écriture. »

Dany Laferrière, un invité prestigieux habitué des Correspondances, a clôturé cette 13^e édition avec la verve qu'on lui connaît, dans une ren-

contre ponctuée de lectures qui rappelaient comment la nostalgie est au cœur de son œuvre.

Place à la famille

Parler de l'enfance, le thème de la 13^e édition des Correspondances d'Eastman, sans faire place aux enfants aurait été incongru. Instauré l'été dernier, le volet « Jeunesse » de cet événement littéraire estival a véritablement pris son envol en 2015 en invitant de grands noms de la littérature jeunesse, voire de la littérature tout court, à aller à la rencontre des jeunes lecteurs. De la chasse au trésor aux ateliers animés par Dany Laferrière, Sonia Sarfati, Marie-Louise Gay, Marianne Dubuc et Simon Boulerice, la programmation jeunesse a su promouvoir avec succès la lecture auprès des enfants. Car, il ne faut pas se leurrer, si les têtes blanches assistent nombreuses aux cafés littéraires, jusqu'à cette année, les jeunes lecteurs brillaient par leur absence.

Écrire

Le festival d'Eastman se distingue des autres festivals littéraires notamment par son volet « Correspondances ». Si le public vient écouter les auteurs échanger sur leur travail et leurs préoccupations, il vient aussi écrire dans les jardins. Dans cette optique, des concours de lettres pour les petits et les grands, une classe de maître avec Robert Lalonde et un atelier d'écriture de cartes postales improbables étaient proposés aux écrivains. Malheureusement pour ce dernier atelier, l'absence de la poète Leslie Piché s'est cruellement fait sentir. Le ton didactique de sa remplaçante et la promotion pour l'organisme qu'elle représentait en ont irrité plus d'un.

Répondre ou ne pas répondre, quelle est la question ?

La qualité d'un café littéraire ou d'une entrevue est intimement liée à la chimie qui se développe entre participants, qu'ils soient animateurs ou invités. Cette année, j'ai pu constater que les échanges entre les auteurs sur scène portaient aussi sur l'œuvre de l'autre. Résultat appréciable, puisqu'il mettait le public en présence d'une véritable communauté littéraire.

Toutefois, pour que l'émotion surgisse, les animateurs doivent proposer des questions qui suscitent l'exploration et les invités doivent répondre au-delà du oui ou du non. À quelques exceptions près, la cuvée 2015 a permis aux spectateurs de vivre des moments émouvants. Soulignons ici l'excellent travail de la plupart des animateurs, notamment celui de Catherine Voyer-Léger qui a participé à l'élaboration de la programmation fort appréciée de cette 13^e édition.

Drôle de titre et drôles de chiffres

INFOCAPSULE

Lu dans *Le Devoir* le 15 septembre dernier : « L'édition francophone prospère alors que le livre anglophone décline ». On y apprend que les ventes de livres du côté anglophone sont passées de 150 millions \$ en 2005 à 85 millions \$ en 2014, une baisse de 43 %, alors que les ventes pour la même période du livre francophone aurait crû de 9 %, passant de 157 millions \$ à 172 millions \$. C'est la professeure Johanne Brunet des HEC qui lance ces chiffres. Où les a-t-elle pris ? Je ne le sais pas, sauf que l'Observatoire de la culture et des communications, lui, énonce des chiffres totalement différents pour 2014 : ce n'est pas 172 millions, mais 622 millions \$; ce n'est pas une hausse de 9 %, mais une baisse de 10 %. L'erreur est magistrale. Cette « étude [qui] a été préparée et diffusée à l'interne en 2014, mais n'a jamais été rendue publique », précise Catherine Lalonde (*ledevoir.com*) devrait rester sur les tablettes...

Ajoutons que la différence entre le secteur francophone et celui des anglophones est pour le moins étonnante. Les francophones comptent pour 22 % de la population totale et leur marché de l'édition serait deux fois plus important que celui des anglophones ? Ça dépasse l'entendement ! A.V.